

ANARCHISTES CONTRE L'IDENTITÉ

Débat et correspondance autour de l'« identité » publiés
dans *l'anarchie* en 1907-1908

SOMMAIRE

- P. 4 : « Identité » (Levieux)
- P. 11 : Correspondance « Identité » (Robert à Levieux)
- P. 15 : Correspondance « Identité » (Levieux à Robert)
- P. 18 : Correspondance « Identité » (Yable)
- P. 19 : « Le Nom » (Levieux)

IDENTITÉ

Le Congrès anarchiste a très bien réussi. La Fédération est constituée. Elle se porte très bien. Souhaitons lui longue vie.

Quant à y participer, c'est autre chose. Cela n'est pas dû à tout le monde.

Il faut être connu, avoir un nom, un passé, des relations, des recommandations et des papiers, en règle et bien légalisés. Toutes choses qui ne sont point à la portée du premier venu. Vous doutez ? voyez plutôt : « *Pour faire partie de l'Internationale, tes camarades devront avoir été IDENTIFIÉS, soit par le bureau, soit par des camarades du bureau.* » Identifiés !!!... ???... Oui, identifiés, vous avez bien lu.

En fait, qu'est ce qu'une identification, dans le sens où l'entend le Congrès ? C'est un contrôle de garantie, imposé à un individu, avec confrontation, comparaison, permettant à des tiers de le déclarer conforme à lui même et d'en donner le certificat.

Pour se faire, il faut une base, un critérium, un point de relation qui permette de conclure que cet individu est bien celui qu'il dit être.

Dans ce cas, où la trouver cette base ? Comment comparer cet individu avec lui même puisque c'est lui même qu'on suspecte ? Qu'est ce qu'on entend et qu'est ce qu'il entend par lui même ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

Presque toujours, au point de vue bourgeois, on entend et il entend qu'il est M. Untel. Ce n'est qu'un nom, ce n'est pas un homme. L'identification est simple. L'homme étant néant, il ne reste que les papiers à vérifier, vrais ou faux.

Mais, quand il s'agit d'un anarchiste, c'est à dire d'un homme, cela devient plus compliqué, et les papiers n'ont que faire.

Comment peut on identifier un homme, un anarchiste, dès qu'il ne s'agit plus d'une vaine formalité de paperasserie d'état

civil ? Comment aller chercher, en dehors de lui, quelque chose ou quelqu'un qui puisse l'attester mieux que lui, bien que n'étant pas lui ? Est-ce que l'individu n'est pas le mieux qualifié pour s'attester lui même par sa personne présente, quelque soit le point de vue sous lequel on le veuille et il se veuille présenter ?

Les principaux signes d'identité, à part la mensuration anthropométrique dont je parlerai quelque jour, sont le nom et la signature, accompagnés de papiers différents.

Mais, est ce bien des anarchistes qui oseraient demander cela et s'en servir ? Quel cas font ils de ces signes ineptes autant que néfastes ? Ne savent ils pas que pour être valable, une signature inconnue a besoin d'être légalisée par le commissaire de police ? Faudra-t-il aller jusque là, pour faire partie de l'Internationale ?

J'entends bien que dans la circonstance, les commissaires de police seront des camarades. C'est bien là le danger. Je ne vois pas sans inquiétude cette singulière restauration d'une fonction que nous méprisons et voulons détruire. Il serait bizarre qu'on puisse dire : « Le premier acte de la Fédération a été d'instituer des commissaires de police. »

Pour en revenir à la question de fond, je voudrais bien savoir quelle valeur ou quel sens une signature et un nom peuvent avoir pour des anarchistes. Car il n'est pas sans intérêt de connaître comment on pourrait démontrer l'indispensabilité de ces signes dans les rapports d'idées entre camarades.

Quelqu'extravagant que cela puisse paraître aux anarchistes pondérés, dont l'optique sociale ne dépasse pas sensiblement celle des bourgeois, je vais me permettre d'attaquer une vieille institution qu'on n'ose pas encore regarder bien en face.

Certaines idées ne sont encore qu'éparses, nébuleusement et intuitivement dans les mentalités, parce que, pour les concevoir il faut sortir de l'habitude et des nécessités de l'actuel régime qui n'est pas forcément parfait ni indispensable.

Donc, quand on réfléchit en dehors de ces habitudes et de ces nécessités purement transitoires et artificielles, on s'aperçoit de

suite que le *nom* n'est pas seulement inutile mais nuisible et que le fait d'aller se faire inscrire sur les registres de l'état civil n'est pas précisément anarchiste. Le nom apparaît comme le sceau initial de la servitude sociale. Il est le signe conventionnel et métaphysique qui, dans nos sociétés modernes, prend l'individu, dès sa naissance, pour l'opprimer jusqu'à sa fin.

Ce signe odieux qui étouffe l'individu, qui l'enserme, le couvre et l'absorbe jusqu'au point de s'y substituer : à quoi sert-il ? Il ne représente pas l'individu, il ne le prouve pas. Il ne le garantit pas. Il ne le remplace pas. Alors, je le répète, à quoi sert-il ?

Quand il sert, c'est contre l'individu, dont il est l'ennemi, une sorte de sosie irréel toujours hostile et prêt à trahir.

Ce n'est pas pour attester l'individu qu'on lui a imposé un nom c'est pour le garrotter et mieux, l'asservir. On sait bien que la véritable attestation de l'individu ne peut être faite que par lui-même. Que rien en dehors de lui n'existe et que lui seul peut dire : *Ego sum, qui sum*.

On sait que son *identité réelle* ne peut être autre que sa *personne présente*. Mais on désire autre chose : on veut le rattacher, le fixer, le mêler, le confondre, en un mot, *l'identifier* à un individu passé qui n'est plus lui, qui ne sera jamais plus lui, ni personne.

On veut, en même temps qu'on l'identifie avec un passé qui n'est plus, tendre à le maintenir dans un présent et un futur identiques à ce passé.

La prétention est tyrannique autant que folle, car l'indépendance individuelle, aussi bien morale que physique, a besoin, pour être complète et réelle, d'être affranchie de tout *a priori* et de toute tendance préconçue.

Les idées, les choses, les faits, les actes, les êtres ne sont vrais et réels qu'au présent. Au passé, ils n'existent plus. Au futur, pas encore. Il n'y a donc jamais lieu de les lier indissolublement, comme c'est le cas pour les individus qu'on veut identifier.

A quoi peut-on vouloir les identifier, si ce n'est à leur passé

alors qu'ils ne sont plus et ne peuvent être ce qu'ils furent. Le passé d'un homme est chose morte. C'est un cadavre. On n'identifie pas la mort et la vie.

Est il donc si difficile d'admettre que le présent seul existe, contenant en lui le passé, dont il est le fruit, le futur dont il est le germe.

Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter de ce que fût un homme ni de ce qu'il sera, mais seulement de ce qu'il est, tel qu'il se présente et dit être. En observant un peu, on verra bien vite s'il ment.

L'identification actuelle n'a de valeur qu'au point de vue policier. Moralement elle est nulle.

Combien d'hommes identifiés, très connus, notables dans leur milieu, et qui n'en sont pas moins le contraire de ce qu'ils disent être. Leur unique occupation est de mentir, tromper, trahir. Tel M. Clemenceau se disant philosophe, dont les actes révèlent l'aventurier sans idéal et sans scrupules. Tel M. Briand, se disant socialiste révolutionnaire, dont les actes révèlent l'arriviste effronté prêt à toutes les palinodies.

Il faut bien, en face de ces identités conventionnelles et menteuses, en arriver à la seule et véritable identification positive, qui consiste à apprécier l'individu d'après la valeur de ses actes.

Cela nous amène à rejeter, pour l'individu, qui ne peut être traité comme une chose inerte et sans vie, toutes les marques et distinctions qui doivent servir à le désigner. Que lui seul, par ses actes, se nomme, se distingue et s'affirme. Laissons le numérotage, le matriculage, l'estampillage pour dénombrer les bestiaux et les militaires.

Méprisons aussi les signes décoratifs qui vont, depuis le tatouage du sauvage et l'arête de poisson qui orne ses narines, jusqu'aux plumes d'autruche de nos généraux, la tiare du « Saint Père » et la couronne du Kaiser.

Laissons aux bourgeois, vaguement conscients de leur néant, ces vaines parures d'anthropoïdes dont ils essaient d'augmenter leurs individus, pour se donner l'illusion d'être quelque chose, ne

pouvant être quelqu'un.

La personnalité d'un être supérieur doit être, pour lui, exclusivement subjective. C'est en lui, dans sa volonté, dans sa connaissance, dans sa conscience qu'il doit trouver le signe et la certitude de sa valeur pour en imprimer le sceau irréfragable à tous ses actes qui deviendront ainsi les seules objectivations sérieuses de lui même.

Il est donc enfantin de considérer les individus à travers leur nom, leur réputation, leur situation. C'est à travers leur réalité physiologique, intellectuelle et morale qu'il faut les voir.

Au point de vue bourgeois, les présentations, les recommandations, les identifications peuvent être logiques. Au point de vue anarchiste, c'est stupide.

Je ne sais pas si les anarchistes ont bien réfléchi à tout ce que comporte le mot : identifier. Avant d'y avoir réfléchi moi même, j'avais toujours senti surgir du plus profond de mon être la révolte furieuse de tous mes instincts d'indépendance, de dignité et de conservation contre ce mot et cette chose.

Un nom ! je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Je n'en veux pas avoir. Il y a longtemps que j'ai rejeté avec dégoût les signes, les marques, les étiquettes, les matricules et estampilles que la servitude sociale imprime au front des hommes pour en faire des bestiaux.

Je n'ai pas de nom. Je ne suis pas M. Untel. Je suis moi. C'est bien assez. C'est même beaucoup et c'est la grâce que je souhaite à tous.

Je dois convenir, cependant, que parfois, les circonstances m'obligent à prendre momentanément ce qu'on appelle un nom. C'est une formalité douloureuse dont je souffre, physiquement, à tel point que, quand on prononce ce nom en me l'appliquant, j'ai la sensation qu'on l'imprime, dans ma peau avec un fer rouge.

Cette sensibilité peut paraître anormale, mais elle n'est pas déraisonnable, puisque ma raison faisant ensuite l'analyse de cette instinctive horreur du nom m'a démontré qu'elle était justi-

fiée par les faits.

Je n'entrerais pas dans le détail des motifs qui m'ont fait rejeter le nom comme un carcan impossible à porter. C'est une étude que chacun peut faire s'il sent en lui une étincelle de la fierté et de l'indépendance qui, certainement, animeront le bel animal humain des temps futurs.

En attendant que les hommes soient des hommes, tout simplement et sans adjonction nominative, le numérotage social n'oblige pas moins tout individu à porter le signe de sa dépendance morale et physique. L'Etat n'en fait grâce à personne. C'est un fait. Mais des anarchistes n'ont aucune raison d'imiter l'Etat. C'est un vilain modèle.

Ils ne peuvent pas ignorer le rôle social du nom : c'est le lien, c'est la chaîne, c'est l'entrave, c'est le boulet. On le rive à l'individu dès qu'il naît et c'est par là qu'on le tient jusqu'à la fin.

Au point de vue moral et intellectuel, c'est encore pire. Le nom est la base immobile et morte sur laquelle vient se fixer et se circonscrire toute la vie de l'individu. Passé, présent, futur, viennent s'y souder étroitement, sans solution de continuité, dans une dépendance malsaine qui empoisonne toute initiative, toute originalité et toute liberté. C'est de cet amalgame absurde qu'est faite la personnalité nominale, si factice, si négative de la réelle individualité que la plupart des hommes auront passé dans la vie sans rien connaître d'eux, que leur nom et ce qu'il impliquait.

Voyons, franchement, je le demande à tout anarchiste conscient : quelle impression éprouve-t-il à l'aspect des syllabes qui composent son nom, en songeant qu'elles sont le signe représentatif de son individu. Le signe métaphysique scripturaire et phonétique qui est lui en dehors de lui ?? Je serais curieux de le savoir. Se dire qu'on tient dans ces quelques syllabes si quelconques, si étrangères, si baroques, n'est ce pas agaçant, obsédant, exaspérant ?

Pour éviter cette obsession, je n'ai pas un nom, j'en ai cent. J'en ai autant que les circonstances l'exigent, ce qui équivaut à

n'en pas avoir. J'en change selon mes besoins ou mes fantaisies, comme on change de chemise, par propreté. Ils n'ont pas le temps de laisser sur moi aucune empreinte. Je devrais dire aucune souillure. Je retrouve toujours dessous, en les retirant, mon individualité intacte, propre et nue.

LEVIEUX.¹

l'anarchie n°135 – Troisième Année
Jeudi 7 Novembre 1907

1 Pseudonyme de Michel Antoine.

NOTRE CORRESPONDANCE

— I D E N T I T É —

Pour Levieux.

Il vous paraîtra peut-être bizarre que je vous fasse maintenant part de mes réflexions sur un de vos articles paru il y a quelques semaines, mais la cause de ce retard est due à mes hésitations. « Ecrirai-je ou n'écrirai-je pas, me disais-je, cela en vaut il la peine ». Enfin, ça y est et je viens au fait.

L'article en question est intitulé identité. Il y a quelques réflexions justes, mais par contre, l'auteur l'a poussé à une telle exagération, que sa critique me fait l'air d'être bougrement critiquable.

Tant qu'il traite de la valeur et des préjugés dont *On* farcit le nom propre, il est dans le vrai ; sa critique sur la façon dont on envisage les individus à travers leur nom est exacte, mais où il déraisonne c'est lorsqu'il dit que son nom, un nom : Jacques, Berthe, Apollon, l'horripile. Vrai, à moins d'être d'une sensibilité névropathique, je ne comprends pas que l'on puisse avoir une attaque de nerfs en s'entendant dénommer.

Les langages, les écritures, etc, ne sont que des bruits, des gribouillages, des signes conventionnels — la pluralité des langues le montre — qui ne sont rien, absolument rien par eux mêmes, et auxquels nous donnons une valeur relative, d'un commun accord, afin de pouvoir désigner ce qui nous entoure (homme, bête, pierre, aliment, etc). Ainsi nous facilitons nos relations.

Pour se faire comprendre, échanger ses idées, il faut bien que les hommes désignent chaque chose par un signe pour l'écriture, par un bruit pour la parole ; que nous parlions d'un cheval ou d'un arbre il faut bien, si nous voulons nous entendre, convenir

que pour ceci on prononcera et gribouillera cela, et pour cela prononcer et gribouiller ceci : il en est de même pour parler de nous. Veut on désigner un absent, appeler un ami ou lui écrire, veut-on... — mais en manque-t-il des circonstances où il faut se désigner, ou désigner autrui. Ne convient-il pas alors, pour éviter toute confusion, de se distinguer les uns des autres d'une certaine façon. De là à dire que les mots, les signes sont les équivalents des choses, il y a loin, très loin ; le mot *pain* n'est pas l'équivalent de cet aliment, tout comme le mot *univers* compose de sept lettres n'est pas l'équivalent non plus de l'immensité.

J'écris mon nom *Robert*. Le voilà, je le regarde ; et bien, en dépit du camarade Levieux, ça ne me dit rien, il ne me vient pas à l'idée que ce gribouillage me représente, me renferme, non, pas du tout. Il (le nom) ne m'étouffe pas, ne m'enserme pas, ne me couvre pas, ne m'absorbe pas, ne me représente pas. Je ne suis ni agacé, ni obsédé, ni exaspéré, et je n'ai pas la sensation d'un fer rouge.

Mon nom n'est rien, ne fait rien, moi seul je suis. Quant on m'appelle c'est mon moi et pas mon nom, qui est interpellé, mon nom est le bruit qui a servi à attirer mon attention ; lorsqu'on m'écrit, le griffonnage sur l'enveloppe sert à me désigner, afin que la lettre parvienne bien à moi. Parle-t-on d'un absent, ce n'est pas de son nom, c'est de lui ; l'homme loge tous les faits dans sa mémoire. Les faits étant le résultat du rapprochement des choses, et toute chose ayant sa désignation, il est évident qu'en voyant telle désignation, tel signe, la mémoire rappelle à l'homme tel individu ou telle chose. Cite-t-on un homme mort, la mémoire rappelle à chacun les diverses phases de sa vie passée. Il aura suffi cependant de ne citer qu'un mot pour impressionner les cerveaux et faire penser au mort, à l'absent, — et non au nom en lui même. — A ceux qui ne l'ont pas connu le nom ne dit rien, autant parler chinois.

Ceci est le nom tel que je le comprend, voyons un peu ce qu'en pense la MODE.

Le monde actuel ne voit bien souvent l'individu qu'à travers son nom, c'est un vice de l'époque qui n'a rien de bien saillant. Un tel a déshonoré sa famille, tel autre est fils d'assassin, celui-ci est duc, comte, ministre, général, etc, son orgueil, sa gloire rejaillit sur ses parents et amis, tandis que cette veuve et ces enfants sont à jamais des canailles et des coquins pour avoir eu un mari et un père voleur.

En dehors de cela, la force de l'habitude est si grande chez l'homme que s'il fallait appeler viande, un livre et Amérique une lampe, etc, etc, chaque objet perdrait tellement dans l'esprit de l'individu qu'il lui faudrait très longtemps avant qu'il se refasse une idée nette des choses. Ayant toujours prononcé tels mots, pour telles choses, il semble que chaque mot s'adapte exactement à l'objet, et l'on voit pour ainsi dire l'objet à travers son nom. Il peut en être ainsi pour les individus ne connaissant quelqu'un que d'après son nom et ce qu'il gribouille ou a déjà gribouillé. On l'aperçoit comme une canaille ou un demi-dieu suivant sa renommée. C'est malheureux qu'il en est qui jugent ainsi, mais est-ce une raison pour ne plus manger, si d'autres meurent d'indigestion.

Le vieillard a tellement exagéré que, par un juste retour des choses, sa critique tourne au préjugé. Il critique le nom, afin qu'on ne prenne pas son nom pour lui. Ainsi il affirme le préjugé qui fait regarder l'individu à travers le nom, le fait porter un grand nom ou un nom roturier. Le nom est tout, l'individu n'est rien et ne compte pas, il n'est ni au dessus ni au dessous, il est son nom. Cela peut paraître exact pour les choses : un encrier est bien un encrier. Vous vous en faites facilement une idée. Mais lorsqu'il s'agit d'un homme c'est bien différent. Pouvez-vous vous faire une idée de ce que sont Reclus et Ravachol à l'énoncé de leur nom ? Pour moi, cela ne signifie rien car je ne puis comparer à rien de précis en ma mémoire. Le mot cuillère me rappelle un objet de table, j'en ai une image nette ; les mots de Ravachol, de Reclus ne me rappellent rien, je ne les ai pas connus, leur nom

n'éveille en moi que le souvenir de ce que j'ai lu d'eux — ou de ce que j'ai entendu dire — mais je ne peux absolument pas me les représenter.

Levieux me paraît être obsédé, poursuivi par cette idée qu'on peut le juger d'après son passé ; une bêtise, une « faute » peuvent laisser un individu intact, encore plus son nom qui n'est qu'une abstraction.

Certes, aujourd'hui l'individu a souvent intérêt à ne pas se faire connaître s'il a sur son compte quelques « délits », mais, dans ce but, on n'a pas attendu la philosophie anarchiste pour changer de nom ; la canaille en change autant qu'elle le veut et quand les circonstances l'exigent.

Changer de nom n'est pas une solution. Avoir un bouton véroleux est répugnant, en avoir cent est dégoûtant. Levieux ne garderait-il un nom qu'une seconde il suffirait à le représenter ; qu'il en prenne dix mille par jour ou qu'il n'en garde qu'un toute sa vie, il ne changerait rien. Par exemple lorsqu'il s'agirait de le désigner cela ferait une petite salade, quand on voudrait le rappeler à des gens qui l'appelleraient Pierre alors que vous diriez Jacques.

Pourquoi Levieux signe-t-il ses articles — Ce n'est pas pour récolter des compliments, ce n'est pas pour se rendre appréciable ? — Pourquoi se sert-il d'un nom ? Quand il voit la signature qui le signifie n'éprouve-t-il pas un malaise ? Et ne voit-il pas plutôt dans ce geste une individualisation plus étendue de sa personne ?

ROBERT.

l'anarchie n°139 – Troisième Année
Jeudi 05 Décembre 1907

NOTRE CORRESPONDANCE

IDENTITÉ

à Robert.

Je n'ai jamais eu la prétention d'élucider et de résoudre dans l'article « Identité » tous les points d'une question si complexe et si peu étudiée. Je n'ai fait qu'effleurer, indiquer. J'ai surtout voulu suggérer la réflexion, faire penser. Je crois avoir réussi.

Dans ta réponse tu t'en prends surtout à la partie de l'article la moins intéressante. L'autre analyse de mes sensations relatives à la dénomination était plutôt oiseuse. J'apportais à l'appui de la thèse générale ma sensation particulière qui demande à être « sentie » d'abord, pour être « comprise ».

Cette sensation, sans être bien subtile, ne peut être démontrée par un axiome comme deux et deux font quatre. C'est une affaire de sentiment personnel. Ma répugnance invincible pour le nom propre, relève surtout de ma psychologie individuelle et ne peut être taxée d'exagération que par les gens qui ne comprennent pas qu'on puisse sentir autrement qu'eux.

L'indépendance extrême de mon caractère me fait haïr tout lien, même nominal. Un nom me blesse alors que beaucoup d'ânes ne sentent pas le bât qui les écorche. Qui exagère ? personne. C'est affaire de sensibilité. Mettons que je suis une sensitive, toi Robert es... ce que tu voudras, et n'en parlons plus. Nous ne pourrions jamais nous entendre.

Il reste cependant des raisons sociales qui intéressent la généralité des hommes à se méfier du nom dont, le plus souvent, ils n'obtiennent qu'un intérêt de vanité au détriment de leurs intérêts supérieurs. N'est ce pas, par ce fil à la patte qu'on les tire à chaque instant, qu'il s'agisse de l'appel sous les drapeaux ou de l'avertissement du receveur des contributions ? ? etc., etc.

Tu vas véritablement trop loin, au delà des limites normales,

lorsque tu déduis de ma critique sur le nom propre, la suppression du langage. La dénomination générique et spécifique des êtres et des choses n'a jamais été en question. Il s'agit seulement de la dénomination artificielle et « officielle » de l'individu. Relis et tâche de comprendre. Cela t'évitera de mettre le déraisonnement de ton imagination sur le compte d'autrui.

En critiquant le nom ou pour être plus précis, l'état civil, au point de vue anarchiste et individualiste, je n'avais pas à me préoccuper des conditions de la société actuelle. Dans la société que je rêve, on ne parlera pas beaucoup des absents et encore moins des morts. D'ailleurs, je n'ai pas répudié le nom comme signe distinctif, libre, momentané et mobile puisque j'ai écrit que j'en avais cent. Je l'ai condamné comme signe officiel, par conséquent « autoritaire », absolu, permanent, définitif, et, comme tel, en opposition avec la liberté, la volonté, la relativité et la mobilité de l'homme.

Je ne vois aucun mal à ce que toi ou tant d'autres puissent s'affubler, comme certains grands d'Espagne, d'une trentaine de noms, mais ce qui m'indispose, c'est qu'on m'en impose un.

Je signe mes articles parce qu'à *l'anarchie* tout le monde signe et que si j'omettais cette formalité, je serais celui qui ne signe pas, ce qui équivaldrait à une signature, qui me signifierait tout autant que celle que je donne.

Mon anonymat de principe qui t'a tant choqué est absolu dans le fait et ma vanité supposée n'y saurait trouver son compte à moins qu'elle ne se repaisse de sa propre admiration. Le pseudonyme Levieux n'est même pas figuratif et ne me rappelle en rien, car, je suis jeune, j'ai 35 ans. Il n'est pas davantage représentatif, en ce sens que « personne au monde », « personne », dis-je, ne peut mettre derrière ce nom une individualité quelconque, ni même une physionomie.

Seuls, les camarades de *l'anarchie* savent que je ne suis pas un mythe. Ils m'ont vu, peut être assez, pour apprécier si j'étais un homme de parole et de pensée droite.

J'ai voulu, pour l'indépendance de ma pensée, la placer en dehors de toute influence personnelle, la mettre au dessus de tous les intérêts, la préserver de tous les contacts qui, par ma personne, pouvaient atteindre et entamer son intégrité.

Mes plus intimes parents et amis — car je ne suis pas un ermite — ne connaissent pas Levieux qui est libre, parce qu'il est seul.

Je donne ma pensée toute simple, toute seule. Je la sépare de ma personne et de mon nom qui ne lui ajouteraient rien et je la donne gratuitement sans présenter mon nom comme on tend une sébile pour quêter des approbations.

LEVIEUX.

l'anarchie n°143 – Troisième Année
Jeudi 2 Janvier 1908

NOTRE CORRESPONDANCE

IDENTITÉ

Je n'ai pas le préjugé du nom, sans être pour cela aussi sensible que Levieux. Question d'épiderme.

Je tiens simplement à signaler un fait, que les camarades ont certainement vu se produire et qui marque combien ce préjugé d'identité est enraciné chez nos contemporains.

On est « en société ». L'un, parlant d'une personne présente, la désigne par le mot « lui ». Celui dont il parle, rouge de colère, s'écrie : « Qui est *lui* ? J'ai un nom, je m'appelle *untel*, malhonnête ».

Les braves gens considèrent leur nom, inséparable de leur personne, je ne pense pas de même, aussi, pour écrire dans *l'anarchie* suis-je

YABLE.

l'anarchie n°146 – Troisième année
Jeudi 23 Janvier 1908

LE NOM

Je reviens sur le sujet. Il en vaut la peine.

Ce n'est pas une des moindres défaillances du Congrès d'Amsterdam, d'avoir passé sur une question aussi essentielle, aussi fondamentale que celle de l'identité, sans la résoudre dans le sens anarchiste, sans même l'examiner. Cela montre bien qu'il n'en avait pas compris toute l'importance.

Les anarchistes du Congrès d'Amsterdam en exigeant, pour l'admission à l'Internationale anarchiste, l'identification telle que les bourgeois la conçoivent, ont prouvé qu'ils n'en soupçonnaient ni le sens, ni l'origine, ni les conséquences.

Ils n'ont pas compris que le nom, l'identité, l'état civil — trois termes inséparables — impliquaient la négation de tout anarchisme théorique et surtout pratique, parce qu'ils représentent avant tout la famille, l'autorité et la propriété.

Aveugles, on ne sait pourquoi, ils ont pris comme base de leur organisation, la base même de l'ordre bourgeois, de l'ordre légal et n'ont rien trouvé de mieux que l'identité, pierre angulaire de la famille, de la loi, de la propriété, pour jeter les fondements de l'édifice anarchiste qu'ils voulaient construire.

Aucune des institutions sociales qui font obstacle au progrès et s'opposent à l'élaboration d'une société meilleure ne pourrait exister sans le nom.

Pour ceux qui comprennent le sens réel des choses, il est évident que le nom constitue un être artificiel, à côté et au dessus de l'être naturel qu'il prime et opprime constamment. Qu'il est bien le point de contact, la soudure qui rattache l'homme physique de la nature à l'homme métaphysique de la société et que, sans cette soudure, toutes les aberrations de la métaphysique sociale seraient sans puissance sur l'individu. En conséquence, la libération de l'individu ne sera jamais complète tant que l'usage du nom, tel qu'il est compris et pratiqué dans nos sociétés mo-

dernes, existera. Avec le maintien de l'état civil, la liberté de l'individu n'est qu'un vain mot.

Sans le nom, c'est à dire sans état civil, pas de successions régulières, pas d'héritages ; par conséquent pas de propriété. Sans état civil, pas de contributions, pas d'inscriptions, pas de conscriptions ; par conséquent pas d'administration, pas d'armée, pas de police ni de pouvoir judiciaire et coercitif. Sans état civil, pas de carte d'électeur, pas d'élections, pas de nominations aux fonctions directrices ; par conséquent pas de législation, pas de gouvernement, pas d'autorité, pas d'Etat.

L'état civil, autrement dire l'identité ou le nom, est donc bien la base fictive de toutes les fictions sociales qui paralysent les hommes et que les anarchistes veulent détruire.

Admettre le nom, c'est admettre le principe même de la société bourgeoise et respecter l'arbre aux fruits vénéneux jusque dans ses racines.

Que les bourgeois se cramponnent au nom, cela est compréhensible. C'est leur principe traditionnel et originel. C'est la source même de leur civilisation étroite et barbare où l'individu, seule réalité, sociale tangible et sensible, est constamment sacrifié sur l'autel des entités chimériques.

Mais que penser des anarchistes qui prétendent rénover la société, détruire le temple et le rebâtir alors qu'ils ne font que le replâtrer. Le temple s'effrite mais si nous lui bâtissons des contreforts au lieu d'ébranler ses colonnes, il peut durer encore longtemps.

En ne s'attaquant pas au « nom » comme au principe primordial de l'état bourgeois, les bâtisseurs d'anarchie n'ont pas déblayé leur terrain. Bâtir leur société nouvelle sur les assises branlantes de la vieille société, sans réfléchir que rien de solide ne sera fait sur une telle base est une inconséquence.

En logique, tout anarchiste devrait soustraire son individualité à la tyrannie de l'état civil.

Dans la plupart des cas, il aurait plus à y gagner qu'à y

perdre. A part les favorisés de la société qui sont un infime minorité, les hommes en général n'ont aucun intérêt à se laisser dénommer, dénombrer et enrégimenter comme ils le sont.

Toute révolution sérieuse et radicale devra donc commencer par l'abstention et la renonciation aux inscriptions d'état civil et c'est grand dommage que notre premier concile ait marqué une tendance contraire en préconisant le principe de l'identification au lieu de tendre à la suppression du « nom ».

Sans doute, les anarchistes du Congrès d'Amsterdam, bourgeois sans le savoir, ont admis le nom par habitude sans se demander ce que c'était, d'où il venait ni où il allait. Cela ne les a pas intéressés. N'ayant pas la même indifférence nous allons tâcher brièvement de les renseigner : Le « nom », c'est à dire l'état civil tel que nous le connaissons est d'institution toute récente. C'est la grande Révolution bourgeoise qui a consacré ce « droit » avec tant d'autres qui, en réalité, ne sont que des contraintes.

Chez les Indous, les Egyptiens, les Hébreux, les Carthaginois, les Celtes, les Gaulois, les Germains, etc., le nom n'était qu'individuel et presque toujours significatif ou symbolique comme le sont encore, de nos jours, les surnoms, les sobriquets.

Toutes les populations primitives de race aryenne étaient dans le même cas et n'avaient pas de nom de famille.

Les Grecs n'avaient qu'un seul nom, individuel, qu'ils ne transmettaient pas à leurs enfants.

Les Orientaux et la plupart des peuples, soi disant non civilisés, n'ont aussi que des noms individuels et symboliques.

Les Romains, plus compliqués, autoritaires et propriétaires, avaient le prénom, le nom et le surnom. Avec la propriété absolue et héréditaire du nom, ils avaient aussi la liberté d'en changer. Ils en usaient peu. Les noms se transmettaient alors dans les familles patriciennes et devenaient ainsi patronymiques.

La vanité des Romains pour le nom était si forte que le candidat qui pouvait, de mémoire, appeler par leurs noms en les voyant, le plus grand nombre d'électeurs, avait toutes les chances

d'être élu.

Le christianisme, par les tendances communistes de ses débuts et l'humilité de ses origines, ne favorisa pas le nom de famille. On recevait, au baptême, le nom du parrain ou de la marraine qui était souvent celui d'un saint.

En France, ce fût vers le Xe siècle que l'usage de faire suivre le nom de baptême du nom du fief possédé commença à s'étendre. Ainsi nous voyons apparaître le nom de famille, patrimonial et héréditaire, à peu près en même temps que la propriété également patrimoniale et héréditaire : C'était beaucoup plus un titre de propriété qu'un nom.

Ne pouvant se transmettre de fiefs, les vilains pour imiter leurs seigneurs, voulurent se transmettre leurs noms. En conséquence, d'individuels qu'ils étaient autre fois, les noms devinrent héréditaires et de famille.

Cette manie imitative et propriétaire fût encouragée et régularisée par François Ier qui prescrivit la transcription de ces noms de famille sur les registres des actes de baptême.

L'édit d'Amboise, du 26 mars 1555, rendu par Henri II, interdit de changer de nom sans autorisation. Pour la première fois, l'autorité fixait le nom.

Le décret de la Convention de fructidor, an II, renchérissant sur la royauté, interdit de se donner d'autres noms que ceux qui ont été désignés sur les actes de naissance.

Enfin, la loi de germinal, an XI, établit définitivement les conditions de l'état civil. Chacun les connaît et très bourgeoisement les observe.

Mais à quoi bon cette vaine érudition ? Nous ne pouvons nous contenter de la science surannée et superficielle des encyclopédies. Il ne nous suffit pas de connaître les origines du nom et ses transformations. Ce qui nous intéresse, c'est son principe et son essence, ses tendances et ses effets. Sur ce point les livres sont vides et la philosophie moderne, pas plus que l'ancienne n'a encore rien dit. C'est dans les faits, c'est dans la vie qu'il nous

faut, par l'étude, l'observation et l'analyse, chercher et trouver le sens réel du « nom ».

En avançant que, dans notre société toute de surface et de convention, le nom est tout et l'individu presque rien, je n'ai fait que constater un phénomène, dont la banalité admise inconsciemment par tous, est consacrée par des formules courantes qui sont comme le reflet de la philosophie instinctive des masses. On dit : « Il n'a pas de nom... » — « Il faut se faire un nom... » — « Il s'est fait un nom... » — « Il est bien né..., de grande maison..., de bonne famille..., de haute lignée... », etc., etc.

Toutes ces formules attestent bien que le nom, évocateur des êtres antérieurs, passe avant la personne actuelle. Il représente d'abord des ancêtres, une origine, des traditions, des titres, des privilèges, des droits soi disant acquis plus tôt qu'un être de chair et d'os.

On peut donc conclure que si, par exception, l'homme fait parfois son nom, dans la majorité des cas, c'est le nom qui fait l'homme.

Les Valois, les Bourbon, les Médicis, les Buonaparte, les Hohenzollern, les Romanof, et tant d'autres noms, furent et sont encore retentissants. La « re-nommée » les a clamés aux quatre coins du monde. Ceux qui les portèrent et ceux qui les portent encore, furent et sont dans l'esprit des masses, des hommes considérables, des êtres supérieurs. Et pourtant, peut-on douter, qu'en réalité, la plupart de ces grands personnages ne furent et ne sont que de simples crétins, dont toute la valeur est strictement nominale et conventionnelle ?

Veut-on des exemples plus modernes, plus récents et plus précis ? Des exemples où l'individu fut, lui-même, au moins en apparence, l'artisan, le créateur si l'on veut, de son nom ? Prenons les dans l'actualité : MM. Fallières, Clémenceau, Polin, Brissou, Déroulède, Paulus, Rochefort, Footitt, Rouvier, Gallay, etc., etc., ne sont que des valeurs nominales.

C'est à force d'entendre ces noms, de les prononcer, de les

lire, de les imprimer, de les citer, de les contester, de les critiquer qu'ils sont devenus célèbres, « renommés » ; se sont imposés et avec eux les gens qui les portaient. Les personnes y furent pour peu de chose.

Qu'est-ce donc que la renommée, si ce n'est le nom répété, redit, proclamé, imprimé, affiché, renommé enfin, à tort et à travers, à propos et hors de propos et finissant à force de répétition par s'incruster mécaniquement dans la mémoire des foules ?

C'est ainsi que Sarah-Bernhart a du talent, Jeanne Granier de la beauté, Liane de Pougy de la jeunesse, Clemenceau de l'énergie, Jules Guesde de l'intelligence et X Y Z anarchistes socialisants de l'éloquence et du génie.

Qu'il s'agisse de moutarde, de pilules, de littérature, d'art, de science ou d'orviétan révolutionnaire, il faut avoir un nom ou s'en faire un. Quand on a un nom, on peut se dispenser de tout le reste.

Aussi, quelle ardeur et quelle âpreté met-on à le conquérir, sans compter les ruses, les mensonges, les vilénies et les palinodies qu'on commet vis à vis de soi-même et des autres pour se mettre en vedette, pour faire parler de soi, pour paraître sur la scène sociale à un titre quelconque pourvu qu'on y paraisse.

Les pseudonymes eux-mêmes par leur structure étrange, leur euphonie baroque, voulues, cherchées, étudiées visent à accrocher l'attention à la fixer sur eux, ne serait-ce que par la bizarrerie de leur aspect. Voyez par exemple : Zo d'Axa, Flax, Miguel Almeyda et tant d'autres plus grotesques que je n'ai pas retenus en dépit du souci de leurs auteurs.

Les pseudonymes symboliques ont au moins leur logique en ce sens qu'ils constituent comme un titre générique, une indication, une tendance.

Quant à ceux qui spéculent sur la cocasserie d'une signature pour donner du relief à leur pensée, ils se font peu d'honneur et avouent, par cela, n'avoir en eux qu'une estime peu robuste. De même pour ceux qui se font une tête, un genre, etc. Croire que la

valeur de l'individu peut consister dans les choses qui lui sont extérieures est une faiblesse.

Dans tous les mondes, on voit cette sottise et cette impudeur du nom s'exhiber. Tous, les savants, les artistes, les écrivains, les philosophes, les révolutionnaires et les putains veulent avoir un nom, se faire un nom, s'en faire un par tous les moyens, même en se juchant sur le nom des autres, les noms célèbres, les noms des hommes du jour.

C'est que tous sentent bien que le nom, leur nom, est avant tout un récepteur fixe, appropriateur, et par conséquent propriétaire sur lequel tous leurs actes viendront s'inscrire en valeur, comme sur un registre pour former un compte et se totaliser en somme à leur avantage personnel d'après la méthode et les habitudes bourgeoises.

Pour l'anarchiste conscient, toutes les valeurs inscrites sur ce registre en actif ou passif doivent être considérées comme nulles. Le nom avec tout ce qui s'y rattache, tout ce qu'il implique, ne doit pas être admis parce qu'il risque de fausser nos pensées les plus droites et nos actes les plus sincères. Parce qu'il ne faut pas que le mobile le plus puissant qui fasse agir les hommes ne soit, au fond, malgré les apparences les plus désintéressées, les plus idéalisées, qu'un désir d'appropriation, de luxe et de vanité soigneusement dissimulé derrière le nom.

Voilà je le crains de quoi bouleverser les illusions des rédempteurs de tous genres, des communistes et des altruistes qui, tout en prétendant travailler au bonheur des autres, ne travaillent en réalité que pour leur nom c'est à dire pour eux-mêmes.

Cette conception simpliste va choquer bon nombre de révolutionnaires et d'anarchistes qui se révoltent à l'idée de ne plus pouvoir encaisser sur leur nom, le bénéfice de leur activité révolutionnaire.

Ils auront tort. Je pense que les anarchistes ne doivent pas être de ceux qui bâtissent sur leur nom une notoriété faite d'ancienneté, de répétition et d'habitude ; de ceux dont le nom est

comme un coffre-fort où ils empilent depuis de longues années, la médiocre monnaie d'une réputation laborieusement échafaudée, qui capitalisent leur intelligence leurs sentiments, leurs pensées, leur vie pour s'en faire un titre, un rapport, un tremplin, un nom.

L'anarchiste sincère et logique ne doit pas chercher pour ses pensées, d'autre avantage que celui de les exprimer, de les répandre ; pour ses actes, d'autres bénéfiques que leur accomplissement et leur résultat immédiat. Il ne doit pas placer sa pensée en actions sur la révolution ou l'anarchie pour se couvrir des risques de la faillite bourgeoise comme font les gens prudents.

L'homme de pensée droite ne subordonne pas ses convictions à des calculs d'intérêts. Il n'a que faire des droits d'auteur sur ceci ou cela. Il ne tire pas de traite sur les idées et les événements nouveaux et ne retient aucune place de faveur dans la société future. Il se suffit à lui-même et s'atteste tout seul. Absolument anarchiste et révolutionnaire, il est, comme tel, rigoureusement anonyme, car le nom est essentiellement bourgeois, capitaliste et propriétaire.

LEVIEUX.

l'anarchie n°149 – Troisième année
Jeudi 13 Février 1908